

fazer história contemporânea

ESTUDOS DO SÉCULO

XX

número 11 • 2011

Qu'est-ce que l'histoire du temps présent?

Tentative de définition

Cécile Gonçalves

Cécile Gonçalves, Doctorante en Études politiques à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris; Doctorante en Histoire contemporaine à l'Université Picardie Jules Verne, Amiens. E-mail: petitenietzsche@hotmail.com

La journée d'études organisée le 14 mai 1992 en hommage à François Bédarida et à son action à la tête de l'Institut d'histoire du temps présent a donné lieu à un ouvrage intitulé *Écrire l'histoire du temps présent* publié aux éditions du CNRS¹. L'ouvrage rassemble 47 contributions et propose un programme ambitieux qui tente de redonner ses lettres de noblesse à l'étude du passé proche. Il s'agit d'une réflexion autour de la notion d'histoire du temps présent. Les intervenants s'interrogent sur les enjeux de la spécificité d'une telle histoire, une histoire qui entend penser les sociétés contemporaines, sur ses atouts comme sur ses handicaps, sur ses succès comme sur ses carences et sur les nouveaux chantiers qui lui sont ouverts. Fraîchement arrivée dans le champ historiographique, l'histoire du temps présent a connu en l'espace d'une trentaine d'années une forte croissance. Elle a su s'imposer face à ses détracteurs de la première heure. D'emblée, malgré les réticences d'Eric Hobsbawm, le livre s'ouvre sur le constat émis par René Rémond que "la bataille est [désormais] gagnée" et que l'histoire du temps présent a acquis une légitimité au sein de la communauté historienne comme au sein des sciences humaines.

L'histoire du temps présent n'est point une création *ex nihilo*. Depuis les premiers historiens de l'Antiquité, Hérodote ou Thucydide (pour qui l'histoire du passé proche était la seule histoire possible), la question s'est posée de savoir quelles étaient les conditions de possibilité d'une telle histoire. L'"histoire du temps présent" recouvre des questions et des pratiques fort anciennes, remontant à la naissance même de l'histoire comme "discipline". Cependant, une longue traversée du désert – près d'un siècle – a non seulement mis un frein à la production, mais fait regarder avec suspicion l'histoire du passé proche. Jugé trop politique, maniant des échelles de temps trop réduites, elle ne peut être abordée de manière rationnelle, en s'inspirant des sciences de la nature. En ce sens, la plupart des contributeurs signalent un "tournant historiographique" à partir de la fin des années 1970, car le présent est progressivement réintégré dans le territoire de l'historien. En effet, jusque-là, la communauté historienne comme la *doxa* restaient tributaires de la ligne de démarcation mise en place au XIX^e siècle sous l'influence de l'école méthodique ou positiviste entre l'histoire du temps présent et "l'histoire tout court", alors que des siècles durant une consubstantialité avait prévalu entre l'une et l'autre. L'histoire du passé proche est devenue scientifiquement inférieure à l'histoire des autres périodes. L'histoire du passé proche était assimilé à du "journalisme cultivé" plutôt qu'à un travail de recherche scientifique. De cette vision, découle une division du travail communément admise depuis : à l'historien l'investigation savante, patiente et en profondeur sur le passé, au journaliste le champ de connaissance ondoyant de l'immédiateté. Au second de collationner l'information, de la disséquer, de l'ordonner, mais sans être en mesure de soumettre l'enchaînement des événements à une véritable analyse critique et encore moins à une grille d'interprétation dûment validée, comme le fait le premier.

L'institutionnalisation de la notion d'histoire du temps présent, avec la création en 1978 d'un laboratoire du CNRS spécialement destiné à travailler dans ce champ,

¹ INSTITUT D'HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT – *Écrire l'histoire du temps présent. En hommage à François Bédarida*. 1^{re} éd. Paris: CNRS Ed., 1993. 417 p. ISBN 2-271-05121-5.

a constitué un véritable “tournant épistémologique”. Couvrant une vaste sphère de recherche (de l’histoire culturelle aux relations internationales, en passant par les rapports de sexe) tant française qu’internationale – ce que montrent les références à la *Zeitgeschichte* et à la *Contemporary History* – dans divers lieux et de nombreux domaines, l’histoire du temps présent a engendré une rupture avec les conceptions antérieures, et marqué une étape dans l’idée que les historiens se font de leur métier et de leur relation avec le temps. On assiste subséquemment à une revalorisation du rôle social de l’historien au sein de la Cité.

Trois phases caractérisent ce bouleversement. La première concerne le champ historique: c’est l’ouverture au sein du découpage académique de la discipline historique d’une séquence jusque-là absente ou récusée, la période contemporaine au sens propre du terme. Il semblait essentiel, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, de rétablir au sein de la longue section que représentait l’histoire contemporaine (séquence historique inaugurée en 1789) une division particulière qui ne concernerait que le dernier demi-siècle. L’histoire du temps présent doit être entendue ici comme l’étude d’une période “contemporaine” au sens étymologique, comme relevant du même temps que celui qui en fait le récit, mais aussi comme une histoire non linéaire, qui tente de saisir d’un même mouvement les différents héritages du passé à l’œuvre en un même moment. En second lieu, dans le nouvel atelier de l’histoire ainsi créé, les outils de travail du chercheur reposent, entre autres, sur des “sources orales”, témoins et témoignages, cinéma et vidéo. Pour l’histoire du temps présent, les archives publiques ne constituent pas les seules sources qui valent d’être analysées: archives privées, de partis, de syndicats, d’associations, d’entreprises, sans oublier l’apport, inestimable, de l’imprimé, presse, publications des débats parlementaires, littérature grise, recensements de toutes sortes, ni les ressources de plus en plus volumineuses et de mieux en mieux répertoriées de l’audiovisuel et informatiques, les sondages d’opinion et les témoignages – recueillis par voie orale ou écrite – des acteurs ou témoins. À vrai dire, l’historien qui travaille sur le temps présent est davantage menacé par la surabondance que par la pénurie de sources. L’un des problèmes de l’histoire du temps présent réside, en effet, dans l’élaboration d’une méthodologie permettant d’exploiter la très grande diversité des sources disponibles et leur grande hétérogénéité. Ses cadres d’action sont la demande sociale et la coopération avec les autres sciences de l’homme (sociologie, anthropologie, droit...). Confrontés aux acteurs vivants d’une période qu’ils érigent en domaine d’investigation, les historiens du temps présent ont importé de la sociologie, de l’anthropologie et d’autres sciences sociales la pratique de l’entretien, développant les méthodes de l’“histoire orale”, ou plutôt une utilisation historique de sources orales, méthodes fondées sur le récit de “témoins”, récits spontanés ou sollicités, récits biographiques ou autobiographiques (les “récits de vie”) ou limités à tel ou tel moment remarquable de la vie des individus. Toutefois, le témoignage n’est pas une “bouche de vérité” et doit être utilisé comme une source parmi d’autres pour devenir une “source orale d’histoire”². Dans l’acception retenue, l’histoire du temps présent

² VOLDMAN, Danièle – “Recherche historique et sources orales. Définitions et usages”. *Cahiers de l’IHTP* [en ligne]. N.° 18 (1992). [Consulté 1^{er} mars]. Disponible sur WWW <URL: <http://www.ihtp.cnrs.fr/spip.php%3Farticle211.html>>. ISSN 1256-5733.

couvre une séquence historique marquée par deux balises mobiles. En amont, cette séquence remonte jusqu'aux limites de la durée d'une vie humaine, soit un champ marqué d'abord et avant tout par la présence de "témoins" vivants, trace la plus visible d'une histoire encore en devenir [...]. En aval, cette séquence est délimitée par la frontière, souvent délicate à situer, entre le moment présent – "l'actualité" – et l'instant passé³.

Bien sûr cette définition ne signifie pas que le recours aux témoins soit indispensable – il est simplement possible – mais il s'agit bien d'une spécificité de cette histoire, puisque l'historien peut être confronté aux réactions et commentaires des acteurs de l'histoire qu'il étudie. Il écrit "sous surveillance"⁴. C'est là sans doute l'une des méthodes qui les distinguent par définition des autres historiens, encore qu'il ne faille pas exagérer les différences: nombre de sources écrites ou traces venues des périodes révolues ne sont elles-mêmes que des "témoignages", recueillis et retranscrits dans des conditions que l'historien doit toujours reconstituer, analyser. L'utilisation croisée de témoignages directs et de sources d'archives constitue également l'une des méthodes de prédilection des historiens du temps présent. Les "archives orales", aussi importantes soient-elles, n'ont, en effet, pas pour fonction de se substituer aux archives d'État non communicables, elles sont une source parmi bien d'autres dans un temps de démultiplications des traces – écrites ou audiovisuelles.

Dans *L'ère du témoin*, Annette Wieviorka insiste sur l'importance du témoignage dans la caractérisation de la période du temps présent. Le témoin prend la figure du survivant et occupe la double place de "martyr et prophète". Cette définition qui rend compte de l'évolution du statut du témoin et de la fonction qu'il occupe désormais sur la scène publique est problématique. En effet, qu'en sera-t-il du présent lorsque, le temps passant, cette figure s'effacera avec la disparition des rescapés des camps? En d'autres termes, l'histoire du temps présent doit-elle se réduire à n'être que celle de la "dernière catastrophe en date" pour reprendre la formule d'Hermann Heimpel? Au-delà du statut conféré à la figure du rescapé, la définition méthodologique du présent à partir de la possibilité de récolter des témoignages n'est pas entièrement convaincante. Dans un monde où les acteurs s'expriment abondamment, le recours à l'enquête orale marque-t-il un véritable différentiel? Si elle peut servir de critère pour délimiter la période au sein d'un contemporain dont l'origine (1789) ne cesse de s'éloigner, la collecte de témoignages n'est nullement un passage obligé pour l'historien du temps présent. Certes, le fait pour lui d'être placé "sous surveillance", de devoir, le cas échéant, rendre compte de ses interprétations devant les acteurs ou bien d'être sollicités par ceux-ci pour accréditer leur récit reste une différence considérable mais suffit-elle à caractériser une pratique de l'histoire du temps présent? Pieter Lagrou pense que la mise en exergue d'une spécificité épistémologique a d'abord constitué

³ PESCHANSKI, Denis; POLLAK, M.; ROUSSO, H. - *Histoire politique et sciences sociales*. Bruxelles: Complexes, 1992. ISBN 2-87027-373-8.

⁴ FRANK, Robert – "Une histoire problématique, l'histoire du temps présent". *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. [en ligne]. Vol 3 (2001). [Consulté 1^{er} mars]. Disponible sur WWW <URL: <http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2001-3.htm>>. ISSN 0294-1759.

un élément de stratégie de légitimation de cette “période”, voire de distinction, quand celle-ci était encore contestée.

Enfin, à un troisième niveau, on peut parler de tournant épistémologique, puisque les questionnements soulevés et la quête du sens induisent à la fois une approche historique inédite dans la méthode et un rapport différent au temps à l’intérieur du couple objet/passé – historien/présent.

À l’encontre de ce temps présent, si mobile, si fluctuant, si difficile à décrypter et souvent maltraité par les médias, plusieurs objections de principe ont été formulées. La première objection concernait le manque apparent de “recul”, la difficulté, voire l’impossibilité d’écrire une histoire “inachevée”, toujours en devenir. Cette objection reposait sur une conception historiciste qui postule que le passé, donc le mouvement des hommes en société, ne pourrait se comprendre qu’*a posteriori*, une fois tous les protagonistes disparus, et le temps ayant fait son œuvre d’oubli. On pensait que seul l’éloignement dans le temps pouvait permettre d’atteindre à cette sérénité qui devait être l’objectif de la recherche. Nonobstant, une telle perspective rend obsolète toute “science sociale”, car ni la sociologie, ni l’économie, ni la science politique ne pourraient alors prétendre formuler des interprétations sur le temps présent. D’autre part, elle suppose, de manière paradoxale, que la capacité de comprendre le passé lointain, l’altérité parfois radicale des univers du passé, serait plus grande que celle permettant de comprendre son propre monde.

En occupant le terrain de l’analyse du monde contemporain, jusque-là étudié surtout par d’autres sciences sociales, l’histoire du temps présent a voulu réintroduire, pour des périodes proches, la dimension de l’explication temporelle, c’est-à-dire la nécessité de prendre en compte les questions touchant à l’évolution, au changement, à ses rythmes, à ses causes et à ses effets. Si l’histoire du temps présent se situe, selon une formule volontiers employée par Robert Frank, “au milieu du gué”, puisqu’elle intervient sur des phénomènes non clos, en devenir, ce handicap est transformé en atout. Travailler sur des processus inachevés doit permettre aux historiens de renoncer aux rationalisations *a posteriori* qui conduisent, par le biais d’un enchaînement causal fondé sur la succession chronologique à un durcissement de l’histoire et ouvrent la porte au déterminisme. Paul Ricœur l’affirme avec force, il faut “défataliser l’histoire”⁵.

L’histoire du temps présent se voyait disqualifiée car on la disait prisonnière de passions encore vives. Tributaire d’enjeux contemporains, mettant en lumière des personnages vivants qui peuvent, légitimement ou non, aspirer à l’oubli, participant à sa manière d’une préoccupation récente pour la transparence, cette histoire peut paraître suspecte, et les historiens qui s’y adonnent se voir soupçonnés de partialité ou de manque d’objectivité. Or, là encore, l’objection est de faible portée dans la mesure où nous vivons une époque où c’est l’histoire tout entière qui peut constituer un réservoir d’enjeux politiques de toutes sortes, en particulier des enjeux identitaires. L’expérience démontre que l’éloignement ne garantit point nécessairement l’objectivité puisque les passions soulevées par le baptême de Clovis ou le bicentenaire de la Révolution française ne sont toujours pas éteintes. L’objectivité est moins la conséquence quasi mécanique

⁵ RICŒUR, P. – “Remarques d’un philosophe”. In IHTP – *Écrire l’histoire...*, *op. cit.*, p. 35-41.

du recul que l'effet et la capacité de l'historien à faire taire préjugés et préventions. En la matière, l'éloignement dans le temps n'est en rien un facteur d'apaisement, et l'intensité des polémiques autour d'un événement historique ne dépend pas vraiment de la distance temporelle qui nous en sépare. À l'inverse, la distance prive l'historien de témoignages irremplaçables et rend plus malaisé d'entrer dans l'intelligence des mentalités et des comportements d'un temps différent.

L'histoire du temps présent se fonde sur la réflexion épistémologique menée par Marc Bloch dans *Apologie pour l'Histoire* et reprise par Henri-Irénée Marrou dans la *Connaissance historique*, réflexion selon laquelle toute connaissance historique est non seulement située dans le temps mais s'élabore depuis le présent qui ne cesse de renouveler le questionnement de l'historien. Dans cette conception d'inspiration augustinienne, passé et présent sont indissociables et l'écriture de l'histoire en tant que rapport dialogique entre présent et passé "est tout ensemble analyse du passé, mise en perspective du présent et anticipation de l'avenir"⁶. Le temps présent forme un espace de temps infime, furtif qui, par définition échappe à toute appréhension puisqu'il disparaît au moment même où il commence à exister. Au sens strict, c'est un non-sens que de vouloir faire de l'histoire du temps présent, puisqu'il suffit de parler de ce qui apparaît pour qu'on soit déjà dans le passé. La question du temps est ainsi posée dans toute son étendue, avec sa trilogie – passé, présent, futur.

L'interrogation de Saint Augustin dans les *Confessions*: "*Quid est tempus?*" nous vient donc à l'esprit. L'ecclésiastique Africain répond: "Si personne ne me le demande, je le sais; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus". Augustin définit le présent comme le lieu d'une temporalité élargie enfermant la mémoire des choses passées et l'attente des choses à venir: "le présent du passé, c'est la mémoire; le présent du présent, c'est la vision; le présent du futur, c'est l'attente"⁷. De par son étymologie, le mot *visio* en latin peut également se traduire par *regard*, *attention*: la "vision" devient alors notre espace d'expérience, notre champ d'observation et d'investigation. En d'autres termes, il ne peut y avoir de passé et d'avenir qu'à travers le présent. Si le passé n'est plus, le souvenir reste; si le futur n'est pas encore, l'attente de l'avenir est là. Le présent est donc le lien entre ce qui fut futur et devient passé. "Dans l'histoire, écrit Marrou, ces deux plans [passé et futur] ne sont saisissables qu'au sein de la connaissance qui les unit. Nous ne pouvons isoler, sinon par une distinction formelle, d'un côté un objet, le passé, de l'autre un sujet, l'historien"⁸.

Dans cette logique, le "recul" est le produit de l'effort de l'historien, de sa démarche bien plus que de l'éloignement temporel. C'est un construit qui oblige aussi à penser la position propre de l'historien et à l'historiciser. Cette position épistémologique, au demeurant assez classique mais peut-être plus explicitement assumée par les praticiens

⁶ BÉDARIDA, François – "Le temps présent et l'historiographie contemporaine". *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. [en ligne]. Vol 1 (2001). [Consulté 1^{er} mars 2011]. Disponible sur WWW <URL: <http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2001-1.htm>>. ISSN 0294-1759.

⁷ SAINT AUGUSTIN – *Confessions*. Paris: Garnier-Flammarion, 1967. ISBN 2080700219. Livre XI, Chap. XIV et XX, p. 264, 269.

⁸ MARROU, Henri-Irénée – *De la connaissance historique*. 1^{re} éd. Paris: Le Seuil, 1954. p. 15.

de l'histoire du temps présent, conscients d'un besoin accru de réflexivité, est forte d'implications. Face aux porteurs de mémoire qui ne se situent pas dans l'espace du raisonnement scientifique comme face aux négationnistes qui falsifient volontairement les éléments les mieux attestés ou encore devant une cour de justice, assumer la nature interprétative de l'histoire peut se révéler une position complexe à tenir.

Comment déterminer dans le flux rapsodique des événements les faits importants, ceux qui entraîneront des grandes conséquences? Comment donner rétroactivement sa portée et son sens à l'événement quand on ignore ce qui adviendra par la suite? Un phénomène au présent n'est pas et ne sera jamais saisi dans les mêmes conditions qu'un phénomène déjà inscrit dans le passé: il lui manque encore une clôture nette, gage de leçon de méthode certes (apprendre à lire les multiples possibles dans les événements du passé), mais problème de délimitation et d'intelligibilité tout de même (Paul Ricœur). Les bornes de la séquence historique du temps présent sont fondamentalement mobiles, dépendantes du mouvement même du temps: à chaque instant, le champ couvert par cette partie de l'historiographie se raccourcit en amont et s'allonge en aval. Penser le temps présent constitue un essai de le périodiser et de le délimiter, et donc de faire dépendre cette périodisation des représentations du présent et de ses enjeux. Les approches de "notre temps" diffèrent selon que l'on se réfère à un événement inaugural ou terminal, et les bornes du temps présent sont variables selon le poste d'observation. Denis Peschanski le rappelle, l'histoire (comme discipline) redécouvre, à travers la question du "temps présent", la nécessité de réflexions permanentes sur la périodisation.

Le dénominateur commun de tous les chantiers entamés par l'histoire du temps présent est la place centrale occupée par la question de la mémoire, qu'il s'agisse de la gestion des traumatismes causés par la violence de guerre (Seconde Guerre mondiale, guerre d'Algérie) ou des usages politiques et sociaux du passé (bicentenaire de la Révolution française, Mai 68), et renouvelle la question de la responsabilité de l'historien. La confrontation entre un discours savant sur le passé et une parole vive sur ce même passé a entraîné les historiens du temps présent à s'interroger sur les phénomènes de "mémoire", une réalité qu'ils rencontrent dans leur pratique quotidienne et qui est devenue, pour certains, un domaine d'investigation en tant que tel, l'analyse de la mémoire étant là encore une manière d'étudier la survivance active du passé dans le présent.

Les récits sur le passé tels qu'ils sont portés par des sujets qui peuvent se prévaloir d'une expérience individuelle et collective ne sont pas de même nature que le récit de l'historien qui, lui, tente la mise à distance et cherche à ignorer une part des affects dont sont porteurs les acteurs. Mais ce dernier ne les ignore pas totalement parce que, précisément, l'historien du temps présent travaille sur "un passé qui n'est pas encore passé" d'après la formule d'Henry Rousso. Il se situe, délibérément, dans une tension entre l'éloignement – la plupart du temps, un spécialiste qui travaille sur la période de Vichy n'a pas connu directement les événements – et la proximité – cette période est suffisamment proche pour avoir laissé des traces vivantes et douloureuses dont il est obligé, dans son travail, de tenir compte. Il travaille ainsi à la frontière de ce qui pourra être considéré par le sens commun comme de l'"histoire", c'est-à-dire une période révolue, et un présent auquel il tente de donner une profondeur rétrospective.

Il est, de ce fait, placé en première ligne dans les débats publics sur la “mise en histoire” d'événements qui ont laissé des blessures indélébiles: guerres mondiales, génocides, systèmes totalitaires, déplacements massifs de population, autant de traits caractéristiques du XX^e siècle.

L'histoire du temps présent accompagne autant qu'elle étudie la montée de la marée mémorielle, reprenant à nouveaux frais le chantier de la Seconde Guerre mondiale – particulièrement dans un premier temps celui de Vichy⁹ – pour en analyser les actualisations successives. C'est certainement cette configuration particulière où se transforme le regard social porté sur le passé, le présent et le futur – ce que François Hartog propose de qualifier de “présentisme” – qui explique le mieux, en dernière analyse le succès de l'histoire du temps présent comme “tentative de mise à distance et un antidote à la rumination du passé”¹⁰. L'histoire du temps présent “exprime à sa manière un “régime d'historicité” particulier dans lequel le rapport au passé se décline [...] sur le mode du “présentisme”, une situation dans laquelle le présent est la mesure de toute chose”¹¹. Lieu de rencontre entre historiens d'une histoire contemporaine en pleine expansion, l'histoire du temps présent en tant que “discipline-frontière” est aussi un lieu d'échanges entre les approches des différentes sciences humaines – sociologie, anthropologie, droit, philosophie – et de dialogue entre les différentes périodes. De façon significative l'équipe de l'Institut d'histoire du temps présent ouvre aussi une réflexion sur la psychanalyse dont les outils sont mobilisés pour comprendre les processus mémoriels¹². Henry Rouso utilise ainsi, pour appréhender la façon dont la mémoire de Vichy constitue en France “un passé qui ne passe pas”, les notions de deuil inachevé, de refoulement ou encore d'obsession.

L'histoire du temps présent a été amenée à se pencher sur un siècle marqué au fer rouge par deux guerres mondiales, deux grandes crises économiques, l'avènement de formes nouvelles et inégalées de tyrannies politiques (le fascisme, le nazisme et le léninisme-stalinisme), et une accélération sans précédent des innovations technologiques et scientifiques, autant d'éléments “contingents” que l'historiographie ne pouvait ignorer au profit de la seule “longue durée” chère à Braudel. Sa vitalité tient au fait qu'au même moment, dans nombre de pays, les interrogations sur le passé proche (la Seconde Guerre mondiale, le communisme, les guerres coloniales) ont connu des développements d'une ampleur et d'une nature inédites, au premier rang desquels il faut ranger la mise en procès d'anciens criminels de guerre nazis ou d'anciens protagonistes des régimes ayant collaboré avec le III^e Reich. Cette actualité du passé,

⁹ ROUSSO, Henry - *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*. 1^{re} éd. Paris: Seuil, 1987. 414 p. ISBN 2-02-012157-3; LAGROU, Pieter - *Mémoires patriotiques et occupation nazie*. 1^{re} éd. Bruxelles: Complexe, 2003. 360 p. ISBN 2-87027-843-8.

¹⁰ ROUSSO, Henry – *Le syndrome de Vichy...*

¹¹ ROUSSO, H. – “Histoire du temps présent”. In MESURE, S; SAVIDAN, P. - *Le dictionnaire des sciences humaines*. 1^{re} éd. Paris: PUF, 2006. 1328 p. ISBN 2 13 055710 4.

¹² VOLDMAN, Danièle – “Recherche historique et sources orales. Définitions et usages”. *Cahiers de l'IHTP*. [en ligne]. N° 18 (1992). [Consulté 1^{er} mars]. Disponible sur WWW <URL: <http://www.ihpt.cnrs.fr/spip.php%3Farticle211.html>>. ISSN 1256-5733.

ces formes d'anamnèse collective ont donné aux historiens du temps présent un rôle particulier dans la cité, un statut d'“expert public”, une posture de “gardien de la mémoire”, et une “médiatisation” importante: on l'a vu notamment avec la présence d'historiens à la barre des procès du milicien Paul Touvier, en 1994, et de l'ancien préfet Maurice Papon, en 1997-1998, ou encore avec la multiplication des “commissions d'historiens”, en France, en Suisse, en Allemagne, dans le cadre de certaines grandes entreprises, etc. Très fortement sollicitée alors que se lève la vague mémorielle, l'IHTP doit rapidement se situer face aux demandes de l'État – expertise, commémorations –, de la justice – témoignages des historiens –, des collectivités territoriales – musées – ou encore de groupes. Cette présence du passé proche dans l'espace public a été, et continue d'être, un élément essentiel de réflexion sur l'éthique des historiens du temps présent et, partant, sur l'éthique du métier d'historien au sens le plus large du terme. En 1982-1983, le séminaire de François Bédarida est consacré à “l'histoire du temps présent et ses usages: recherche fondamentale et histoire appliquée”. Il en ressort la volonté d'assumer pleinement cette dimension de l'activité scientifique tout en campant sur l'idée, de plus en plus fortement affirmée au fil des années, que “bien avant d'être la réplique à une attente du public” l'histoire “répond d'abord et avant tout à une nécessité de connaissance¹³”. Henry Rousso, qui prend la tête de l'Institut en 1994, insiste plus encore sur cette dimension et refuse d'assumer le “rôle d'historiens thaumaturges capables de soigner une crise d'identité ou de légitimité, individuelle, sociale ou nationale”. Cette position, rendue nécessaire par la multiplication des procès et la judiciarisation de l'histoire (multiplication des lois dites “mémorielles”), enregistre et accepte l'existence d'une demande sociale tout en ne s'y soumettant pas. Elle fait débat à plusieurs reprises, soit que l'on conteste le refus d'un Henry Rousso de témoigner au procès Papon en 1997, soit que l'on dénonce – comme Gérard Noiriel – “l'importance extrême qu'a prise la logique d'expertise” qui “tend à faire de l'historien une sorte de juge suprême distribuant les bons et les mauvais points”. Les relations parfois conflictuelles avec de grands témoins acteurs de la Résistance – par exemple les époux Aubrac – contribuent à alimenter ces critiques interprétant sur un mode parfois idéologique la volonté d'affirmer qu'écrire l'histoire sous l'œil des témoins ne signifie pas le faire sous leur dépendance.

Bibliographie

BÉDARIDA, François – “L'historien régisseur du temps?”. *Savoir et responsabilité. Revue historique*. [en ligne]. Vol 1 (1998). [Consulté 1^{er} mars 2011]. Disponible sur WWW <URL: <http://www.cairn.info/revue-historique-1998-1.htm>>. ISSN: 2104-3825.

BÉDARIDA, François – “Le temps présent et l'historiographie contemporaine”. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. [en ligne]. Vol 1 (2001). [Consulté 1^{er} mars 2011]. Disponible sur

¹³ BÉDARIDA, François – “Le temps présent et l'historiographie contemporaine”. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. [en ligne]. Vol 1 (2001). [Consulté 1^{er} mars 2011]. Disponible sur WWW <URL: <http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2001-1.htm>>. ISSN 0294-1759.

- WWW <URL: <http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2001-1.htm>>. ISSN 0294-1759.
- DELACROIX, C - "L'histoire du temps présent au risque de la demande sociale". In GARCIA, P.; CRIVELLO, M.; OFFENSTADT, N. - *La concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*. 1^{re} éd. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, 2006. 298 p. ISBN 2-85399-631-X.
- FRANK, Robert - "Une histoire problématique, l'histoire du temps présent". *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. [en ligne]. Vol 3 (2001). [Consulté 1^{er} mars]. Disponible sur WWW <URL: <http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2001-3.htm>>. ISSN 0294-1759.
- LAGROU, Pieter - "L'histoire du temps présent en Europe depuis 1945 ou comment se constitue et se développe un nouveau champ disciplinaire". *La Revue pour l'histoire du CNRS*. [en ligne]. Vol 9 (2003). [Consulté 1^{er} mars 2011]. Disponible sur WWW <URL: <http://histoire-cnrs.revues.org/34>>. ISSN 1955-2408.
- NOIRIEL, Gérard - *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine?*. 1^{re} éd. Paris: Hachette, 1998. 255 p. ISBN 978-2-01-145072-2.
- IHTP - *Écrire l'histoire du temps présent. En hommage à François Bédarida*. 1^{re} éd. Paris: CNRS Ed., 1993. 417 p. ISBN 2-271-05121-5.
- ROUSSO, Henry - "L'histoire du temps présent, vingt ans après". *Bulletin de l'IHTP*. [en ligne]. N° 75 (2000). [Consulté 1^{er} mars 2011]. Disponible sur WWW <URL: <http://www.ihtp.cnrs.fr/spip.php%3Farticle471&lang=fr.html>>. ISSN 1256-5733
- ROUSSO, Henry - *La hantise du passé*. 1^{re} éd. Paris: Textuel, 1998. 143 p. ISBN 2-909317-49-8.